Toujours plus loin, toujours plus avant dans le Nord ! Le zèle dévorant des Oblats ne laissait pas de trêve au dévouement des Sœurs. Partout où ils s'aventuraient en éclaireurs, il fallait que les Sœurs Grises les rejoignissent, car le mot de Mgr TACHÉ demeurait toujours vrai : — « Sans religieuses, nous ne ferons rien de stable là-bas. » Et, comme il ne s'agissait pas de courir à l'aventure, partout où les Oblats prenaient pied, ils appelaient à la rescousse leurs saintes coopératrices.

Les voilà donc au Grand Lac des Esclaves, où elles prennent possession, en juin 1903, de l'Hospice Saint-Joseph. En fait d'hospice, il n'y avait encore debout qu'une vague charpente ; car la lettre qui annonçait les Sœurs arriva un mois après elles. Pour tout gîte, on ne put leur offrir qu'un grenier nauséabond, de quatre pieds de haut, servant à la fois de remise pour les attelages de chiens, et les traîneaux et de garde-manger à viande et à poisson sec. Le soir venu, on s'y glissait à genoux et on y dormait vaguement, disputant la place aux souris — qui y pullulaient « en nombre de mouches ». La nuit, on y étouffait et, le jour, on y cuisait. Enfin, le couvent se trouva achevé. Nouvelle déception : les architectes improvisés avaient calculé si parcimonieusement la place que, lorsqu'il fallut y loger neuf Sœurs et quarante-cinq enfants, on devait se livrer, chaque soir, à de véritables problèmes d'emmagasinage. Les Sœurs dormaient où elles pouvaient ; quant aux enfants, on en juchait sur les tables, sur les armoires, on en glissait sous les meubles.

Deux nouvelles fondations, au Fort Smith et au Fort Simpson, achevaient la poussée, vers le Nord, des Sœurs Grises.

Situé au pied des derniers rapides infranchissables à la navigation vers l'Océan Glacial, le Fort Smith devait à sa position d'être l'entrepôt nécessaire des voies fluviales de l'Alberta et du Mackenzie. La place d'un hôpital et d'une école y était marquée. Mgr BREYNAT y appela les Sœurs Grises : elles y ouvrirent un hospice, en 1914, et des classes, l'année suivante. La clientèle ne devait pas y faire défaut : au premier, car les misères étaient nombreuses et sans secours, et, quant aux classes, elles virent accourir, par des froids de 50° et 60°, toute une population de catholiques et de protestants.

Pour s'installer au Fort Simpson, où le P. GROLLIER avait pris pied dès 1858, les Sœurs Grises durent attendre 1916. Nulle part, peut-être, elles n'avaient été plus désirées, car il s'agissait pour elles de s'installer en plein cœur du Mackenzie, dans cette citadelle du Protestantisme qui avait mérité le nom de « Babylone du Nord ». Il s'y faisait beaucoup de mal ; de la présence des Sœurs on attendait merveilles et on espérait que, grâce à leur industrieuse et persuasive charité, la pauvre Mission, dédiée dès l'origine au Sacré Cœur de JÉSUS, deviendrait un jour le « Montmartre arctique ». Lorsqu'elles y parvinrent, les premières à les saluer, sur la grève où elles débarquaient, furent deux vieilles sauvagesses percluses. L'une d'elles semblait les avoir attendues

***

La petite caravane prit le départ, le 24 avril 1844. Mgr Provencher devait la conduire ; une maladie imprévue du prélat priva les Sœurs de ce soutien. A affronter toutes seules le redoutable inconnu, elles n'auraient que plus de mérite. Actuellement, le chemin de fer dévore, en quatre jours, les 800 lieues qui séparaient les voyageuses de leur destination. Installées, tant bien que mal et plutôt mal que bien, parmi les ballots et les caisses qui encombraient les canots, les bonnes Sœurs eurent vite fait de se rendre compte qu'elles ne partaient point pour une partie de plaisir.

Tant qu'il ne s'agirait que de navigation, on prendrait aisément son parti d'avoir les reins brisés et les membres rompus, sans pouvoir faire un mouvement pour se soulager. Parvenues à la zone des rapides, les pauvres voyageuses en viendraient à regretter leurs banquettes — où l'on avait, du moins, l'avantage d'être à peu près assises. Cinquante rapides, coupés de soixante-dix-huit portages et presque autant de demi-portages, leur feraient faire connaissance avec un autre genre de tribulations. Il fallait alors mettre pied à terre et, chargé de tout ce qu'on pouvait charger sur son dos, cheminer le long du fleuve, pendant que les rameurs remorquaient, traînaient ou portaient les canots. Trempées par d'incessantes averses, glissant ou enfonçant jusqu'à mi-jambes dans la boue des fondrières, se heurtant aux rochers, butant contre les troncs d'arbres, s'embarrassant dans les abatis, dévorées par les moustiques qui les assaillaient en nuées, les pauvres filles se traînaient jusqu'à l'étape.

Elles y arrivaient mortes de fatigue, comptant sur un peu de sommeil pour se refaire. Mais la pluie, qui tombait sans discontinuer, ne leur permettait pas une minute de repos. Serrées les unes contre les autres, inondées, transies de froid, elles attendaient, sans se plaindre, le lever du jour.

Le 2 mai, Sœur Lagrave, qui chantait au départ, écrivait, dans une lettre qui partirait DIEU sait quand : — « La tête me tourne, le cœur me palpite. » Huit nuits sans sommeil avaient eu raison de sa gaieté, mais sans entamer son courage, car elle se hâte d'ajouter : — « Il ne nous est encore rien arrivé de fâcheux. » Ce « rien de fâcheux » est admirable, quand on songe à tant de souffrances déjà accumulées.

Enfin, après cinquante-neuf jours de voyage, on arrivait à la Rivière-Rouge.

Le 11 juillet, les Sœurs Grises ouvraient leurs classes pour cinquante-trois enfants, la plupart Sauteux ou métis et quelques Sioux. Sœur Lagrave s'était réservé l'enseignement religieux au dehors. Tout l'hiver, alors que le thermomètre descendait à 40 degrés centigrades au-dessous de zéro à l'intérieur de la maisonnette, la vaillante fille se rendait à trois lieues de Saint-Boni-

face, conduisant elle-même son attelage, pour enseigner le catéchisme et les prières aux enfants, aux femmes et aux hommes. En outre, elle était le médecin de toute la région.

La première mission des Sœurs Grises était créée. Son succès encourageait de nouvelles fondations. Poussant toujours vers le Nord, les Sœurs arrivaient, en 1859, au Lac Sainte-Anne — qu'elles abandonnaient, quatre ans plus tard, pour se transporter à Saint-Albert.

Entre temps, une équipe nouvelle, conduite par Mgr GRANDIN, arrivait à l'Ile à la Crosse, à 300 lieues de Saint-Boniface. Le voyage, qui n'avait pas demandé moins de soixante-trois jours, avait été terrible : deux fois, la petite caravane avait failli périr.

Une bonne histoire, qui n'est peut-être pas de cette date, donnera une idée des risques qu'un faux mouvement pouvait faire courir dans le passage scabreux des rapides. Laissons parler le brave « coureur de bois » Vincent, qui fut le guide de tant d'équipes de Sœurs Grises dans les dédales du Nord :

— « Oui, mon Père, nous étions dans le rapide, et un terrible. Le canot dansait, — je ne vous dis que ça. Mais (malheur !), à chaque saut qu'il faisait dans les grosses vagues, la Sœur se mettait raide, et elle voulait se lever comme pour sauter sur les roches. Plus je lui disais : « Ma Sœur, restez tranquille, autrement nous sommes perdus », plus elle devenait nerveuse, en s'accrochant à un bord ou à l'autre. Les Sœurs Grises, ça a, pourtant, coutume d'être vaillantes et de ne pas « s'exciter » dans les voyages ! Et, avec ça, elle pleurait. Enfin, au moment le plus dangereux, comme on allait se faire « poigner » par le remous et verser, je me suis souvenu de quelque chose que j'avais entendu dire comme infaillible pour les Sœurs, — quand j'étais à Sorel, dans le Québec, il y avait quarante ans passés, — et je criais : « Ma Sœur, *au nom de l'obéissance*, ne grouillez plus ! » Mon Père, le tonnerre l'aurait frappée qu'elle n'aurait pas écrasé plus net ; elle cala au fond du canot, à plat, et elle ne remua plus un doigt. C'est ainsi que nous ne sommes pas morts (1). »

Laborieuse dans ses débuts, la fondation de l'Ile à la Crosse devait réserver bien des déceptions. Le 1er mai 1867, la maison était détruite par un incendie. Les ruines étaient à peine relevées, que l'inondation vint menacer les constructions nouvelles. Après une lutte, qui se prolongea trente ans, il fallut se résigner à la retraite. C'était en 1905. Mais c'est une loi de l'apostolat que les fondations tiennent au cœur à proportion des peines qu'elles ont coûtées et des larmes qu'on y versa. Et puis, des sauvages abandonnés, des appels arrivaient si déchirants, que les Sœurs Grises ne purent y résister. En 1910, elles revenaient donc ; mais, cette fois-ci, elles s'établirent 55 kilomètres plus au sud, à Beauval. En 1917, elles reprirent l'Ile à la Crosse, où des aménage-

(1) Cfr. DUCHAUSSOIS, *Femmes héroïques*, p. 45.

ments nouveaux mettaient le site, désormais, à l'abri de l'invasion des eaux. Des eaux, mais pas du feu ; car la maison était à peine achevée qu'un incendie la détruisait, de fond en comble (1920). On remit en chantier une nouvelle construction. Peine perdue ; car, le 19 février 1926, à quatre heures du matin, l'incendie dévorait, une fois de plus, tous ces espoirs. Les pieds nus dans la neige, par 35° au-dessous de zéro, les Sœurs assistèrent à la disparition de toutes leurs pauvres ressources. Dans cette catastrophe, Notre-Seigneur, du moins, leur « restait ». Ce mot de Sœur Jubinville explique la sérénité de ces pauvres victimes et l'infatigable courage avec lequel elles ont repris, obstinément, l'édification d'un nouveau couvent. A l'heure qu'il est, les murailles de bois montent rapidement : l'Ile à la Crosse ne sera pas abandonnée.

***

Il y avait vingt-trois ans que les Sœurs Grises se dépensaient à la Rivière Rouge et six ans qu'elles avaient occupé, par le Lac Sainte-Anne, l'Ile à la Crosse et l'Ile à la Biche (1862), à quelque mille kilomètres au nord de Saint-Boniface, — ce qui forme, aujourd'hui, l'Alberta et la Saskatchewan — lorsque s'ouvrit à elles l'Athabaska-Mackenzie.

Détaché de la juridiction de Mgr Taché et confié à Mgr Faraud, ce vaste territoire, qui contiendrait cinq fois la France, allait donner aux Sœurs Grises l'occasion d'un bond en avant dans l'Extrême-Nord. Elles allaient, pour la première fois, se trouver en contact suivi avec les Dénés.

Montagnais, Esclaves, Peaux-de-Lièvre, Loucheux, Plats-Côtés-de-Chien, Castors, Mangeurs-de-Caribous, Couteaux-Jaunes, ces bons sauvages semblaient avoir été préservés, par la vie nomade, des vices trop familiers aux tribus plus sédentaires déjà rencontrées par les Sœurs dans leur lente progression vers le Nord. Plus on montait vers le Pôle, plus ces pauvres gens paraissaient vifs, rieurs, ouverts, affectueux. Autant les Montagnais se faisaient remarquer par leur caractère taciturne, les Plats-Côtés-de-Chien par leur joie calme et lymphatique et les Esclaves par leur apathique abandon, autant les Peaux-de-Lièvre, pétulants et enthousiastes, aussi bons que laids, surprenaient par la légèreté de leurs allures. Cette peuplade — alerte et frisque comme une volière de hoche-queues, chaleureuse comme des Napolitains, loquace comme des Juifs, familière et sympathique comme des enfants — devait réserver de singulières consolations à ses apôtres. Ils en trouveraient, peut-être, plus encore chez les Loucheux, dont la cordialité et la gaieté retentissante sont demeurées célèbres, à l'égal de leur indéracinable foi, qui les a fait surnommer les « Bas-Bretons » de l'Extrême-Nord.

Mais ces dons naturels, qui rendaient aimables les Dénés, avaient leur sombre contre-partie. Susceptibles, poltrons, d'un bavardage excédant, d'une mendicité importune et d'une impré-

voyance dépensière : tel était le revers de la médaille. Défauts véniels, après tout, dont on se serait accommodé à la rigueur, si de plus terribles désordres n'avaient sévi parmi ces populations : polygames endurcis, les Dénés faisaient, également, preuve d'une odieuse cruauté envers leurs femmes et leurs enfants. « Ma femme » et « mon chien » se disaient du même mot, et le langage ne reflétait que trop les sentiments. Comme on se défait d'un chien qui ne peut plus tirer le traîneau, on n'hésitait guère à se débarrasser des bouches inutiles et, plus que les garçons, les fillettes étaient froidement sacrifiées, quand une petite bouche inutile venait s'ajouter à la famille. Il était grand temps que la charité chrétienne vînt réhabiliter la femme, dans ces contrées où elle comptait si peu, et que des mères secourables ouvrissent leur cœur aux pauvres petites que, pour un oui ou pour un non, on abandonnait froidement sur la neige.

Comment résister à cet appel ? Un petit groupe de Sœurs Grises partit donc de Montréal, à l'appel de Mgr Faraud, le 17 septembre 1866. Il ne devait arriver au Fort Providence que le 28 août 1867. Quand les bonnes Sœurs hivernèrent à Saint-Boniface, 1.500 kilomètres les séparaient encore de ce « chez nous », où elles espéraient partager le sort des Missionnaires, suivant la convention naguère passée entre Mgr Taché et la Supérieure Générale : — « Ensemble nous prierons, nous travaillerons, nous jeûnerons. » Commencé sous « une abondante bénédiction de rosée céleste », — entendez des pluies torrentielles, qui durèrent quinze jours — le voyage fut un véritable martyre. Celui qu'on trouva à l'arrivée, dans cette Mission du Sacré-Cœur, vers laquelle les cœurs avaient tant soupiré, ce martyre nouveau, pour être d'un autre genre, ne fut guère moins crucifiant, et il se prolongea de mortelles années. On souffrait gaiement, sans se plaindre, se gardant bien d'écrire à la Maison-Mère qu'on n'avait ni soupe ni café, qu'on jeûnait plus souvent que de juste, qu'on se taillait des robes dans de la toile d'emballage, « parce qu'on avait trop peur d'être rappelées. »

Cependant, les nouvelles finissaient par filtrer jusqu'à Montréal ; et le Conseil, là-bas, décidait « qu'il était temps de mettre fin au martyre des Sœurs ». Le 28 juin 1881, arrivait, enfin, l'ordre du retour. Par bonheur, il arrivait trop tard pour qu'on pût se mettre en route, cette année-là. Mais n'empêche qu'il était là et qu'aux premiers beaux jours il faudrait obéir. Cet automne et cet hiver furent une lente agonie : chaque jour arrachait une fibre des cœurs, on se vouait à tous les saints du ciel. Qui sait si l'on n'obtiendrait pas un contre-ordre ? Enfin, un soir de mars, dans le silence de la nuit tombante, on entendit, de loin, la sonnaille des chiens porteurs du courrier. Avec quelle hâte fébrile on déchira l'enveloppe qui apportait la suprême expression de la volonté de Dieu. Miséricorde divine ! Les Supérieures s'étaient laissé toucher : on laissait aux Sœurs de Fort Providence leur croix...

REVUE DES LIVRES

I. — Les Sœurs Grises aux Glaces Polaires [1].

Aux glaces polaires : *Indiens et Esquimaux*, par le R. P. Pierre Duchaussois, *O. M. I.* Ouvrage couronné par l'Académie Française. Nouvelle édition (76e mille). Volume in-8°, de 444 pp., illustré de nombreuses gravures hors texte (12 francs). Éditions *Spes*, 17, rue Soufflot, Paris (Ve) ; 1928.

Apôtres inconnus : *Vie anecdotique des Frères Missionnaires O. M. I. dans les Régions arctiques*, par le R. P. Pierre Duchaussois, *O. M. I.* Nouvelle édition (34e mille). Volume in-8°, de 251 pages, illustré de nombreuses gravures hors texte (12 francs). Éditions *Spes*, 17, rue Soufflot, Paris (Ve) ; 1926.

Femmes héroïques : *Les Sœurs Grises Canadiennes aux Glaces polaires*, par le R. P. Pierre Duchaussois, *O. M. I.* Nouvelle édition (28e mille). Volume in-8°, de 255 pages, illustré de nombreuses gravures hors texte (12 francs). Éditions *Spes*, 17, rue Soufflot, Paris (Ve) ; 1927.

Les âmes les plus déshéritées trouveront toujours des apôtres ; car c'est la gloire de l'Église qu'il lui suffise de signaler des

---

(1) Nous remercions, bien vivement, le R. P. Louis Jalabert, *S. J.*, d'avoir bien voulu — pour la troisième fois, en quelques mois — consacrer, à nos Missions de l'Extrême-Nord Canadien, de nombreuses et belles pages des « *Études* » ou de la « *Revue d'Histoire des Missions* ». Son intéressant article sur l'*Épopee blanche* a déjà paru dans nos « *Missions* », LXe année, N° 228 (Septembre 1926), pp. 390-397 ; et nous reproduirons peut-être, bientôt, son émouvante étude sur *Les Missions indiennes des Oblats*. Le présent article est extrait des « *Études — Revue catholique d'Intérêt général* » (5, Place du Président-Mithouard, Paris-viie), LXIVe année, N° 16 (20 août 1927), pp. 435-456 : *Dans le grand Silence blanc avec les Sœurs Grises*,

détresses pour faire surgir des dévouements. Dans ceux qu'anime la noble émulation du sacrifice, elle n'aura qu'à faire un choix ; et, pour un qu'elle comblera, combien de jaloux, consolés par le seul espoir d'un sacrifice encore plus dur ! Cependant, avec les Missions indiennes de l'Extrême-Nord, il semble qu'aient été atteintes les limites de la générosité, les dernières possibilités du courage humain.

Le climat le plus rude qui soit au monde, d'effroyables distances, un mortel isolement dans une solitude sans bornes : c'est à ce prix que le Missionnaire pourra entrer en contact avec les tribus sauvages qui vaguent aux abords des mers polaires. Quand il les aura rejointes, épuisé de fatigue, souffrant du froid et de la faim, il se heurtera à un abrutissement, fruit de vices honteux, et à des défiances dont ne pourra avoir raison la charité la plus inventive. Était-ce bien la peine de renoncer aux douces satisfactions apostoliques qui sollicitaient le partant, aux moissons prochaines qui eussent été si abondantes et si facilement recueillies ? A quoi bon quitter le certain pour courir l'héroïque et folle aventure ?

Ces raisons — et combien d'autres ! — n'ont pas retenu les Oblats de MARIE, appelés par la grande détresse des âmes de pauvres Peaux-Rouges et de misérables Esquimaux. Ils se sont lancés à l'assaut des *Glaces polaires* ; et ce fut la sublime magnificence de l'*Épopée blanche*, chantée par Louis-Frédéric Rouquette. Comme de juste, elle commença dans la douleur : l'hiver des âmes, plus désolé et plus morne que la grande nuit glacée, se prolongea pendant de terribles années, sans un rayon de soleil, sans une aurore boréale, mettant à une cruelle épreuve la ténacité obstinée des apôtres cramponnés à leurs champs de neige.

Mais vint un jour où — tels les souffles victorieux du printemps polaire, qui, en quelques semaines, balaie les tempêtes et fait éclater la carapace de glace qui emprisonne la vie — les prières ardentes, montant des autels auprès desquels les Missionnaires poursuivaient leur faction héroïque, triomphèrent de la glace séculaire des âmes : la débâcle du paganisme fraya la voie au renouveau. Sur ces terres de toujours infécondes, on vit blanchir hâtivement les premières moissons, — moissons d'âmes régénérées, engrangées, avec bonheur, par les Missionnaires qui avaient pris la relève des héroïques ouvriers des semailles douloureuses...

Que des hommes aient accompli cette tâche surhumaine, on s'en étonne, car ce furent missions de géants de l'apostolat que ces terribles Missions des régions polaires. Mais enfin, après tout, ce sont des hommes, et à leur viril courage nos pusillanimités font encore crédit. Mais, que des femmes aient rivalisé de courage et lutté d'endurance avec les coureurs des bois et les trappeurs de l'apostolat, c'est ce qu'on a peine à imaginer. Et, cependant, l'invraisemblable est devenu l'histoire des Sœurs Grises. Et cette histoire est un tel poème d'héroïque charité, un

tel tissu de pures merveilles qu'elle vaut bien la peine de nous retenir un instant, d'autant que, pour suivre les étapes de ces filles admirables, nous aurons pour guide l'incomparable historien des Missions indiennes qu'est le Révérend Père Duchaussois.

* * *

Le 13 septembre 1843, un grand vieillard à la soutane usée se présentait chez les Sœurs Grises de Montréal. Il se nommait Mgr Provencher, Évêque de la Rivière-Rouge et premier Missionnaire du Nord-Ouest Canadien. Depuis vingt ans, il cherchait des Religieuses qui pussent accepter de partager l'ingrate mission à laquelle il avait voué sa vie. Vainement, il avait fait appel à la France, à la Belgique, aux États-Unis, à Québec. De partout des réponses décourageantes lui étaient venues. Et, cependant, il fallait aboutir : le temps pressait. On avait fini par lui dire : — « Allez chez les Sœurs Grises : elles ne refusent jamais rien. »

Il était venu, il avait parlé à la petite communauté ; et les trente-huit Sœurs, en entendant le récit des misères laissées sans secours, avaient tressailli d'émotion. Trop loyal pour abuser de leurs bons cœurs, l'évêque avait tracé un tableau décourageant des épreuves qui attendaient les Missionnaires dans le royaume de la nuit et du froid ; il avait insisté sur les privations, l'isolement, le sacrifice de tout ; il avait dépeint la dégradation des pauvres sauvages auprès desquels la charité la plus prévenante devrait, longtemps, se dépenser à fonds perdus ; et il n'en avait pas fallu davantage pour que la petite communauté, sur laquelle venait de s'abattre le grand souffle et de s'allumer le feu de la Pentecôte, s'offrit tout entière.

Qu'était donc cette communauté, où fleurissaient tous les détachements et où s'enflammaient tous les héroïsmes ? Tout simplement, le petit grain de sénevé devenu un grand arbre, comme le devient toujours une œuvre humaine qui porte en soi la bénédiction de Dieu. Il y avait un peu moins d'un siècle, le 31 décembre 1737, une jeune veuve réunissait, autour d'elle, trois jeunes filles à qui elle avait fait partager le désir, que l'Esprit-Saint lui avait mis au cœur, de s'occuper des pauvres et de faire choix, parmi ceux-ci, des plus déshérités, des plus abandonnés.

Née Marie-Marguerite Dufrost de la Jemmerais, Madame d'Youville était de souche bretonne ; car son père, Christophe Dufrost, un Malouin, avait quitté son Château de la Jemmerais pour venir batailler contre les Iroquois. Par sa mère, elle descendait de René de Varennes et du Sieur Boucher de Boucherville, — tous deux, en leur temps, Gouverneurs des Trois-Rivières. Deux de ses oncles maternels étaient prêtres ; un troisième, le célèbre de la Vérandrye, a passé à la postérité avec la gloire de premier explorateur des régions de la Rivière-Rouge et de l'Assiniboine. Ces gloires familiales constituaient le plus clair du douaire de la jeune veuve.

Mais Marguerite-Marie d'Youville ambitionnait une autre for-

tune, lorsque, avec les compagnes de son choix, elle s'offrait à l'Immaculée, « pour servir, toute sa vie, les membres délaissés de son Divin Fils ». Le premier capital de la communauté naissante fut constitué par dix pauvres, recueillis dans la modeste maison de louage où elle s'abritait.

Les épreuves vinrent plus vite que les ressources. La Fondatrice leur faisait bon visage. Mais c'est avec un sourire plus gai qu'elle accueillait les insultes et les mépris dont le populaire a coutume de payer l'héroïsme qu'il ne comprend pas. N'allait-on pas jusqu'à soupçonner les pieuses filles de s'enivrer, et, sur leur passage, on montrait du doigt les Sœurs « grises ». Dans ce quolibet vulgaire, la Mère d'Youville discerna un signe de la Providence. Le nouvel Institut n'avait pas encore de costume : on adopterait le gris, et les Sœurs relèveraient, comme un honneur, le nom dont les avait affublées un baptême de dérision, — elles seraient donc les « Sœurs Grises ».

Vingt ans ne s'étaient pas écoulés, depuis les heures laborieuses de la fondation, que déjà les Sœurs avaient, d'année en année, étendu le programme de leur charité. Après les vieillards pauvres ou infirmes et les orphelins, elles s'étaient mises à rassembler les lépreux, les épileptiques, les chancreux, les gâteux, les insensés, — bref, tous les incurables — puis, ce fut le tour des femmes de mauvaise vie, des enfants trouvés, des femmes atteintes de la « picote » (variole) et des prisonniers de guerre, malades ou blessés. Enfin, par une décision, qui est comme le testament de son grand cœur, la Mère d'Youville avait encore élargi le champ ouvert au dévouement de ses filles : — « Elles seront toujours prêtes », écrivait-elle, « à entreprendre *toutes* les bonnes œuvres que la Providence leur offrira... »

Et, vraiment, c'était la Providence qui avait guidé le vieil Évêque de la Rivière-Rouge auprès des Sœurs Grises. Seules ces Missionnaires des pauvres ayant reçu, de leur Fondatrice mourante, un aussi sublime mot d'ordre pouvaient affronter l'ingrate mission à laquelle les conviait l'Apôtre des Peaux-Rouges.

La prudence conseillait de commencer modestement. Si l'essai réussissait, on verrait à organiser, sur une plus large base, le nouvel apostolat. Quatre Sœurs furent donc désignées pour former l'avant-garde. Parmi les heureuses élues, qui toutes portent des noms de chez nous, je relève le nom de Sœur Lafrance : la Providence permettait que, pour une fois qu'une mission se formerait en dehors d'elle, la France vît du moins son nom à l'honneur (1).

(1) J'aurais été bien surpris si la mère-patrie n'avait pas trouvé moyen de se glisser jusque dans cette fondation qui lui avait échappé. En effet, voici Sœur Gabrielle, Sœur Noullet, Sœurs Pulchérie et Marie Dréau, Sœur Grandin et quelques autres qui, au milieu des Missionnaires héroïques de la Nouvelle-France, maintiennent le droit d'aînesse de la vieille France. Cfr. DUCHAUSSOIS, *Femmes héroïques*, p. 71 (note).

Ils arrivaient quarante. Et, quand ils partirent, ils avaient promis de revenir.

Lentement, la Mission s'organisa, avec son hôpital, son pensionnat, son école, sa garderie, — que sais-je encore ! Quel sera son sort ? En tout cas, en réservant, dans leur jardinet où peut-être aucune « patate » ne poussera, un coin qui sera leur futur cimetière, les vaillantes Sœurs Grises ont marqué leur intention de rester, dussent-elles ne jamais revenir. Un prédicant s'étonna de cette surprenante précaution. Comme on lui demandait si le cimetière de la Mission protestante n'avait reçu la dépouille d'aucun ministre, il fit cette curieuse réponse : — « Non, nous ne demeurons pas assez dans ce pays pour y mourir, et nous ne venons pas dans ce but. » Comment pouvait-il comprendre le sacrifice sublime de celles qui venaient *là* pour y mourir ?

Mais on ne mourrait pas, même en terre esquimaude, sans y avoir généreusement travaillé, sans s'y être dépensé jusqu'aux limites des forces humaines. Et c'est justement parce qu'il reste aux bras des forces et aux cœurs du courage que d'Aklavik même, où elles semblaient avoir atteint les extrémités du monde, les Sœurs Grises regardent encore plus loin. A quelques mille kilomètres à l'est de « la place de l'Ours brun », errent farouches, encore abandonnées, les tribus d'Esquimaux qui massacrèrent le P. Rouvière et le P. LeRoux. D'avoir donné deux martyrs aux Oblats constitue pour ces sauvages un titre à l'évangélisation : là où le sang des victimes s'est répandu, il est juste que la moisson germe, et c'est pour cela que le P. Fallaize songe à fonder — au bord de l'Océan Glacial, soit à l'embouchure du Coppermine, soit à la Rivière Perry — un nouveau centre missionnaire et pour cela aussi que les Sœurs Grises s'inscrivent pour l'avant-garde. D'un autre côté, au nord-ouest de la Baie d'Hudson, à Chesterfield Inlet, au Cap Eskimo, sur l'Ile Southampton, Mgr Turquetil appelle à l'aide ; et les Sœurs Grises répondent, réclamant leur place sur ces champs déshérités. Peu de mois se passeront, sans doute, avant que, par ces nouvelles fondations, les Religieuses Canadiennes aient inauguré leur héroïque faction sous le soleil de minuit...

* * *

En quelques pages rapides, nous avons présenté l'ensemble des lentes conquêtes des Sœurs Grises dans le « grand Silence blanc ». Ce pâle compte rendu donne l'impression d'une volonté décidée. Les vaillantes petites Sœurs n'ont pas cédé à une fugitive poussée d'enthousiasme : elles ont, longuement, mûri un plan de campagne d'une vaste envergure et, progressivement, elles l'ont réalisé, poussant méthodiquement vers le Nord leurs courageuses équipes. Au prix de quelles difficultés s'est effectuée cette laborieuse conquête, nous l'avons indiqué. Il reste à montrer comment ont pu vivre ces fondations dont la hardiesse déconcertait la prudence humaine ; comment aussi a été conçu et

apostolat en recueillant deux pauvres sauvagesses, dont l'une semblait les avoir attendues pour mourir dans le baiser du Seigneur.

Plus qu'aucune autre, la Mission de la Providence justifia son nom : pendant plus d'un demi-siècle, toutes les misères du Mackenzie vinrent confluer dans ce havre de salut. Les noms de Marguerite l'aveugle, Lidwine la paralytique, Petit-Fou rappellent de longs dévouements.

Ce dernier, un Esclave, idiot et à demi paralytique, fut soigné, durant vingt ans, avec une maternelle tendresse, et DIEU sait, cependant, si le pauvret était peu intéressant. A force de patience, les Sœurs arrivèrent à dompter ce petit animal indocile ; elles eurent raison de ses colères maladives, le rendirent presque obéissant et, par un prodige d'instinct, elles parvinrent à lui apprendre assez de religion pour assurer son salut.

Il fallait, certes, pas mal de largeur d'esprit pour ne pas se laisser décourager par ce qui subsistait de sauvagerie dans les âmes laborieusement dégrossies et avoir à leur endroit l'indulgente mansuétude du Seigneur. Un vieux cannibale perclus — qui, au temps d'une famine, avait tué et dévoré sa femme et ses quatre enfants — se mourait, à l'Hôpital du Sacré-Cœur. Avant d'entrer en agonie,il attira à lui l'infirmière, qui l'avait longuement soigné, instruit, préparé à l'éternité, et lui fit cette suprême confidence : — « Ma Sœur, il me semble que si j'avais un peu de chair humaine à manger, j'engraisserais encore ! » Une Sœur de charité de chez nous eût frémi ; mais, quand on est Sœur Grise et sous le cercle polaire, on a appris à tout comprendre et, par conséquent, à tout excuser, sans s'émouvoir ni se décourager.

En même temps qu'elles recueillaient les infirmes dans leurs hospices, les Sœurs prodiguaient leurs soins aux malades, aux blessés qui fréquentaient leurs dispensaires ou que, sur leurs traîneaux, elles allaient découvrir dans les campements sordides. La première année de leur installation à Fort Smith, les Sœurs enregistrèrent 1582 pansements, 1642 prescriptions du médecin ou de la Sœur infirmière, 578 visites à domicile et 6 opérations chirurgicales. D'Athabaska, en 1925, on signale que la Sœur garde-malade est devenue le médecin du pays. Elle a fait 418 visites, exécuté 22 opérations chirurgicales, petites ou grosses, appliqué 906 traitements, donné 2565 prescriptions, arraché ou plombé on ne sait combien de dents.

* * *

Recueillir les plus pauvres déchets humains, panser et soigner les corps préparait lentement la conquête des âmes. Mais ce n'est point par ces détours — qui aboutissaient, à l'heure de la grâce, à de rares conversions — que les Sœurs Grises auraient contribué à la formation de générations chrétiennes. Le moyen unique d'arracher ces pauvres sauvages à leur dégradation, de les civiliser et d'en

faire d'abord des hommes, puis des chrétiens, ce serait l'école : rassembler les enfants, les soustraire au milieu dissolu où ils risquaient de se perdre, c'est ce qui importait, avant tout, pour préparer l'avenir. Aussi le premier soin des Religieuses, partout où elles apparaissaient, était-il d'ouvrir une école et non point un externat laissant les enfants aux périls de l'ambiance mauvaise, mais un pensionnat, où il serait possible de purifier ces petites âmes peut-être déjà touchées par le vice, de les préserver si l'on arrivait assez tôt, de les initier à la foi et aux salutaires pratiques qui, divinement, corrigeraient un atavisme dégradant.

L'enfance éveille toujours, au cœur des éducatrices, le sublime instinct maternel d'où naissent tous les dévouements. Mais, pour se pencher avec amour sur ces sauvageons, seule la charité puisée à même le Cœur du Christ pouvait inspirer assez de courage, assez de surnaturelle abnégation. Débarrassés de leur vermine, ces petits, avec leurs bonnes mines rondes, attiraient par leurs grâces pataudes ; mais déjà, dans leurs gestes et dans leur regard, se trahissaient les tares héréditaires. Grossiers, inconstants, ingrats, précocement inclinés vers le vice, ils offraient une matière singulièrement rebutante.

Cette terre embroussaillée du paganisme, il faudrait la défricher, l'ameublir, y glisser les semences chrétiennes, en surveiller la lente germination, les protéger contre la poussée exubérante de la folle ivraie semée par « l'homme ennemi ». Imprégner de vie chrétienne ces esprits éveillés mais légers et superficiels, ces volontés paresseuses et instables, ces cœurs où rien ne s'éveillait de naturellement délicat : tâche ardue, qui eût déconcerté d'autres mères que celles qui étaient venues à ces enfants, précisément, parce qu'ils étaient plus malheureux que les autres.

Dans l'âme de ces petits sauvageons, les Sœurs Grises ont réalisé, à force d'amour, de pures merveilles. Leur charité s'est faite ouvrière de vrais miracles d'éducation. Mais, plus que cette charité des mères, deux moyens tout-puissants, deux forces divines, sont à l'origine de ces prodigieuses transformations. C'est l'Eucharistie et la dévotion à la Sainte Vierge qui firent pousser, dans ces champs de neige, les beaux lis qui ne s'épanouissent qu'au Divin Soleil.

Voici Baptistine qui meurt à quatorze ans, au Couvent de Saint-Joseph du Grand Lac des Esclaves. Cette fin prématurée, c'est elle qui naïvement l'a demandée et obtenue de la Sainte Vierge, afin de ne pas « retourner dans le bois », où elle sentait qu'elle aurait trop de peine à défendre la pureté dont elle avait fait la douce offrande à la Vierge tant aimée.

Baptistine, elle, avait quatorze ans ; mais que dire de ces deux angelots qui s'appelèrent Christine et Georges ? Petite sauvagesse de la tribu des Cris du Lac Athabaska, étonnamment précoce, Christine obtint de faire sa première Communion à deux ans et onze mois, le 8 décembre 1915. A la Noël précédente, alors qu'elle n'avait encore que deux ans, comme tous ses petits compagnons

organisé un apostolat dont le succès dépendrait de la formule qui tiendrait le mieux compte des difficultés à vaincre.

En arrivant dans le Nord, où tout serait à créer, il faudrait bâtir des couvents. Les enfants qu'on y attirerait, les infirmes qu'on y recueillerait, il faudrait les nourrir, les vêtir, les réchauffer, les guérir, et, de plus, par une sorte de défi à l'humaine sagesse, il faudrait demander ces ressources au pays le plus dénué du monde.

Naturellement, des sauvages il n'y avait rien à attendre. Ce que Mgr GRANDIN disait des Cris de la Prairie était vrai du Mackenzie, vrai de toutes les régions polaires : — « Vous vous sacrifierez pour nos pauvres sauvages », disait l'évêque ; « mais vous ne recevrez d'eux que leur vermine et, s'ils pouvaient supposer que vous en profiterez, ils vous demanderaient de la payer. » Cette contribution... en nature, les héroïques Missionnaires en ont gardé le souvenir cuisant. Mais ce fut bien la seule qu'elles durent à leurs ouailles.

Heureusement, d'autres secours leur vinrent et, comme de juste, la France y alla de sa générosité. C'est grâce à la Propagation de la Foi — dont le concours fut assuré, dès la première heure, à la Mission naissante — que l'évangélisation du Nord fut possible. Sans les grosses sommes qui arrivaient à Montréal, s'y transformaient en denrées de première nécessité ou en objets d'échange, et, après des mois et des mois de cabotage, de portage et de traînage, atteignaient les postes perdus où la misère tenait trop fidèle compagnie, jamais les Sœurs n'auraient pu se maintenir, jamais elles n'auraient pu nourrir leurs catéchumènes et, par le pain du corps, les rendre susceptibles de s'asseoir à la Table où se mange le Pain de vie. L'Œuvre de la Sainte-Enfance et l'Œuvre Apostolique ne firent jamais défaut à celles qui se vouaient à l'enfance et dont le zèle éminemment apostolique était digne de tous les appuis. Aux écoles, le Gouvernement Canadien accordait un subside annuel, proportionné au nombre des enfants. Mais ce concours, qui fut du reste long à obtenir, était trop parcimonieux pour équivaloir à une fondation et pour mettre maîtresses et élèves à l'abri du froid et de la faim. Restaient les ressources de la charité et le travail manuel des Sœurs. La charité ne laissa jamais protester les traites que l'esprit de foi et l'aveugle confiance en DIEU tiraient sur elle ; mais les bienfaiteurs étaient si loin, il fallait aller les relancer, par des lettres qui s'égaraient dans les tempêtes de neige, par les visites de Missionnaires Oblats qui, plus d'une fois, reculaient devant la tournée de quêtes en Europe, — comment se décider à partir, quand le travail presse et que les Missionnaires sont rares ? Quant aux travaux que les pauvres doigts engourdis avaient tant de mal à exécuter, pendant les interminables soirées, à la lueur fumeuse des chandelles de suif nauséabond, ils étaient peu payés et pouvaient, tout juste, servir d'appoint destiné à équilibrer un misérable budget toujours en déficit.

Heureusement, la Providence avait mis le ravitaillement à portée de la ligne et du fusil. C'est donc à la chasse et à la pêche qu'il fallait demander le plus clair de la subsistance des petites bouches affamées, qu'on ne se résignerait à laisser jeûner que lorsque les pauvres Sœurs auraient conjugué le verbe à tous ses temps et à tous ses modes. Le fusil revenait de droit aux Missionnaires, — surtout, aux si dévoués Frères coadjuteurs, qui s'étaient faits les pourvoyeurs du garde-manger de leurs vaillantes Sœurs.

Cependant, celles-ci ne dédaignaient pas la chasse aux collets. Il paraît même que plus d'une était passée maîtresse dans l'art de « tendre », et les lièvres blancs avaient fort à faire pour échapper à leurs engins. Fallait-il prendre la carabine, une Religieuse du Nord devait être prête même à cet office inattendu. Un jour qu'on allait se passer de souper, car le chasseur en pied était revenu honteusement bredouille, Sœur Gabrielle de s'écrier : — « Eh bien, pour une fois, allons-y. » Elle empoigna le fusil et, ma foi, ce jour-là, les canards tombaient en paquets : elle n'en manqua pas un. Mais il y avait des jours où Sœur Gabrielle elle-même, avec son coup d'œil de Nemrod, n'aurait point fait bouillir la marmite. Le gibier, qui a ses habitudes, a aussi ses fantaisies ; et, quand les caribous et les orignaux font grève, c'est en vain qu'on bat la campagne. Alors, on se mettait à genoux ; et il arriva que Saint Joseph — dûment imploré, parfois même malmené, avec la confiance dont l'honorent les simples — se montra le meilleur pourvoyeur du garde-manger vide.

Une année qu'à Fort Résolution, sur le Grand Lac des Esclaves, la pêche d'automne avait été insuffisante et que, la chasse à l'orignal n'ayant rien donné, on voyait avec terreur arriver le grand « jeûne », le P. Duport se rendit au réfectoire. Une centaine de petits orphelins y expédiaient avec entrain les derniers morceaux de poisson grillé. — « C'est votre faute », dit-il aux petits, « si nous n'avons plus rien. » Les pauvres petits de pleurer, s'imaginant qu'on leur reprochait leur innocent appétit. — « Non, ce n'est pas cela », poursuivit le Père, « si je suis très fâché, c'est que vous ne priez pas assez bien. » Les petits ayant promis de prier, « de toutes leurs forces », le Père s'adressa à la Mère Supérieure : — « Que vous faut-il, ma Sœur ? » Celle-ci, mise en demeure, déclara qu'il lui fallait cent caribous, *pas un de moins*. — « Eh bien, mes enfants, à genoux, et vous, les chasseurs, attelez vos chiens. Allez nous tuer cent caribous, pas un de moins. Saint Joseph nous les doit, puisqu'il nous les faut et que nous les Lui demandons. » Or, il faut croire ce qui est la vérité : à deux jours de marche, les chasseurs rencontrèrent une véritable armée de caribous arrivant de l'Est, à l'encontre de toutes les lois suivies par ces bêtes nomades. Ils en firent un immense carnage ; et, quand ils comptèrent les pièces abattues, il se trouva *cent trois caribous*. Pourquoi cent trois, alors qu'on n'en demandait que cent à Saint Joseph ? — « Eh ! eh ! Monseigneur», s'écria une petite Sœur indienne, « et vous autres tous, vous êtes bien trop

pour mourir. Quand la Supérieure lui retira de méchants mocassins, pour la préparer aux suprêmes onctions, elle en vit couler une espèce de sable. Elle n'en put croire ses yeux, lorsqu'elle vit grouiller et se mettre en mouvement ces poignées de vermine. Mais qu'importait, puisque l'âme était belle ?

***

Au delà du Fort Simpson, il n'y avait plus que l'habitat des Esquimaux. Mais la terre esquimaude, c'était la *toundra* immense, où se perdraient cinq ou six Frances, et c'était l'hiver perpétuel. Que le charbon — qu'il faudrait faire venir de Vancouver, San-Francisco ou Montréal — vînt à manquer, il faudrait manger crue la chair du gibier ou du poisson, il faudrait abandonner la maison de bois, devenue inutilisable, et se terrer dans une *iglou* ou maison de neige.

Cette misère, le P. Fallaize l'avait expérimentée ; n'avait-il pas dit, un jour, en riant de ce rire héroïque coutumier aux Missionnaires : — « Si le poisson cru que j'ai mangé, depuis que je suis au pays des Esquimaux, m'était payé un dollar la pièce, j'aurais assez d'argent pour faire le tour du monde » ?

Et c'est cette misère qui attirait les Sœurs. Après les rudes épreuves du Mackenzie, qui avaient trempé leur courage, il leur fallait la nuit perpétuelle, les camps infects des Esquimaux à convertir. Si elles frémissaient d'horreur au récit des dégradations abominables de ces abandonnés, elles se reprenaient pour s'écrier : — « Ce serait du missionnaire, ça ! » Aussi, quand Mgr Breynat venait à passer au milieu d'elles, il se trouvait harcelé de questions impatientes : — « Monseigneur, quand recommencerez-vous les Esquimaux ? Ce qu'on a hâte ! Vite donc ! »

En 1923, « l'Évêque du Vent » jugea venu le moment de tenter l'audacieuse fondation. Les Sœurs Grises s'installeraient à Aklavik, — la place de l'Ours brun — lieu le plus fréquenté des Esquimaux. Franchissant donc les 1400 kilomètres qui allaient les séparer de leurs plus proches voisines du Fort Simpson, les Sœurs arrivaient à Aklavik, en 1925, tout à l'extrémité du Delta du Mackenzie, en plein souffle de l'Océan Glacial. L'installation fut loin d'être un triomphe : mis en défiance par les missionnaires protestants, les Esquimaux fuyaient les « femmes de la prière ».

On comptait sur la séduction de la fête de Noël pour attirer ces grands enfants curieux. La Messe commença tristement dans l'humble chapelle, glaciale comme un tombeau, mais où les prières montaient si ferventes. Pour se consoler de leur douloureuse déception, les Sœurs venaient de recevoir dans leur cœur Celui qui les avait appelées. Il ne vint pas seul ; car, au moment où allait s'achever la Messe de l'aurore, la porte s'ouvrit brusquement et, dans le lourd piétinement de leurs bottes en peau de phoque, on entendit entrer toute une procession d'Esquimaux.

savants ! Vous cherchez bien trop loin. Je m'en vais vous le dire, moi. C'est qu'on a si bien prié que Saint JOSEPH a voulu nous payer les intérêts à trois pour cent (1). »

Plus que la chasse, la pêche fournissait la nourriture habituelle des Sœurs et de leurs pupilles. C'est en automne que se capturent truites, saumons, brochets, carpes, poissons blancs et harengs, qui constitueront le plat de résistance, pendant toute la durée de l'hiver. Pour un couvent, son personnel et ses chiens, il ne faut pas compter moins de 20.000 à 25.000 poissons. Séchés, boucanés ou, tout simplement, gelés, ces milliers de poissons assurent la subsistance de longs mois. Mais que la pêche d'automne vienne à manquer ou que, la gelée tardant à venir, les réserves se faisandent, voilà les pêcheurs condamnés à la plus dure besogne : faire, durant les mois de disette, par trente, quarante degrés de froid et plus, sous une glace épaisse de deux à six pieds, la pêche quotidienne. Pendant combien de saisons, d'obscurs héros, les humbles Frères pourvoyeurs, ont enduré ce martyre quotidien, avec l'angoisse que de leur coup de filet dépendait le repas de toute la maisonnée !

Enfin, les Sœurs n'auraient pas été les industrieuses ménagères qu'elles se sont montrées, si elles n'avaient pas essayé d'arracher à la terre ingrate une contribution au pot-au-feu et même un peu de pain. Partout où elles s'établirent, elles défrichèrent, de leurs vaillantes mains, un coin de terre, un bout de jardin. Hélas ! les semences, qui semblaient promettre, étaient tantôt brûlées par des gelées traîtresses, tantôt dévorées par les sauterelles ou rongées par les chenilles. A la Mission de la Providence, une année, la gelée ne laisse que quelques épis de blé ; les chenilles se sont chargées de l'orge ; et Sœur Brunelle n'a eu la consolation que de récolter *une* carotte et quelques oignons, qui ont trouvé grâce devant les sauterelles.

* * *

Assurer le vivre et le couvert de ceux qu'on recueillait, n'était que le prélude de l'apostolat. Les Sœurs Grises portaient plus haut et plus loin leurs ambitions : il s'agissait de disputer les âmes des pauvres sauvages au Protestantisme, qui faisait de terribles ravages parmi eux. Mais, pour lutter contre l'influence des prédicants largement pourvus de ressources, qui donnaient sans compter sucre, thé et tabac, les Sœurs n'avaient que la muette éloquence de leur dévouement et l'influence conquérante de leur charité. Aux abord du pôle comme sous les tropiques, la meilleure prédication est encore celle de la charité ; et c'est ce qui inspira aux Sœurs Grises de se donner à toutes les souffrances. Aussi, partout où elles s'installèrent, ouvrirent-elles un hospice ou un hôpital. Nous les avons vues, à Fort Simpson, inaugurer leur

---

(1) Cfr. DUCHAUSSOIS, *Aux Glaces polaires*, pp. 125-126, et *Femmes héroïques*, pp. 179-180.

se pressaient devant la crèche et regardaient avec ravissement bergers, anges et moutons, la fillette ne donnait aucune attention au Jésus de cire. Elle se faufilait vers le tabernacle et là, les mains jointes, elle récitait sa prière.

— « Pourquoi », lui dit la Sœur, « ne te voit-on jamais à la crèche ? Elle est si belle ! Et toutes les autres petites filles vont y voir le petit JÉSUS !... Toi, jamais ! »

— « Mais », répondit-elle, « là, le petit JÉSUS, Il vit pas. Ici, dans sa petite maison, Il vit, et moi Lui parle... »

Georges, le petit « voleur du Bon DIEU », était un Montagnais. Confié aux Sœurs, à dix mois, lors de la mort de sa mère, le petit nourrisson n'eut pas plutôt assez grandi pour comprendre, qu'il réclama, lui aussi, le bonheur de faire sa première Communion. Plus d'une fois, il tira par sa ceinture Mgr JOUSSARD et, se haussant sur ses pointes, lui demanda familièrement : — « Dis, Monseigneur ! quand tu vas me donner JÉSUS ? » Monseigneur répondait « bientôt » et exhortait le petit à être « bien sage ». Sage il l'était, mais le « bientôt » n'arrivait pas assez vite. Aussi qu'imagina le petit ? Profitant d'un moment d'absence de la Sœur sacristine, Georges grimpa sur l'autel, ouvrit délibérément le tabernacle et se communia lui-même. Surpris, il dégringola de l'autel ; mais, lui si douillet d'ordinaire, il se releva radieux.

— « Georges, pourquoi as-tu fait cela ? »

— « Parce que Monseigneur n'a pas encore donné JÉSUS à Georges, Georges il L'a pris. »

Le chérubin voleur d'Eucharistie ne devait guère survivre à son grand bonheur. Il mourut à quatre ans. Comme il souffrait beaucoup et gémissait doucement, une Sœur lui dit :

— « Georges, demande donc à JÉSUS de prendre ton *bobo.* »

— « Non », répondit le pauvret. » Déjà Il a trop de bobo, JÉSUS. Il fait pitié. Non, non, pas capable donner mon bobo à JÉSUS. »

Et ce fut la dernière parole du petit martyr montagnais.

* * *

Les fleurs sont les prémices des fruits.

Ces traits — et combien d'autres, qu'on pourrait y ajouter ! — montrent assez quelles générations chrétiennes lèveront des semences répandues, par les Sœurs Grises, dans le champ le plus ingrat que porte le monde. Voilà quatre-vingt-trois ans que les premières filles de la Mère d'Youville s'élançaient à la conquête des terres sauvages. D'année en année, elles ont élargi le champ de leur apostolat. A l'heure qu'il est, par leurs dernières fondations en terre esquimaude, elles ont atteint les limites extrêmes de l'habitat humain. Infirmières des corps, elles ont adouci les souffrances de milliers de pauvres sauvages, dont les uns semblaient avoir attendu leur venue, pour faire la suprême rencontre d'où dépend l'éternité, et dont les autres n'ont pu bénéficier d'une

charité inexplicable à leurs yeux, sans soupçonner la source divine d'où elle émanait. Sous la calotte polaire comme sous le zéro équatorial, la surnaturelle charité aura réalisé son miracle : ranimer l'espérance et frayer la voie à la foi qui sauve. Les conversions individuelles qui se sont multipliées, et dont les petites Sœurs Grises ont été les douces ouvrières, ont fait des élus de la onzième heure.

Mais, pour peupler de chrétiens les « loges » des campements, les tentes de peaux ou les *iglous* de neige, c'est à l'enfance qu'il fallait aller. Les Sœurs l'ont compris, et, dans leurs écoles, s'est formée toute une pépinière de petits régénérés. Quand ils ont grandi, ils ont formé des ménages chrétiens, dont les enfants sont l'espoir de demain. Les premières années — et elles furent longues — ont été dures ; mais à l'hiver des âmes engourdies dans le paganisme a succédé le renouveau, le printemps hâtif de là-bas, où le soleil semble prendre sa revanche de sa longue absence. D'après le dernier compte rendu que nous avons sous les yeux, 65 % des Peaux-Rouges confiés aux Pères Oblats seraient actuellement devenus chrétiens. Quelle part revient aux petites Sœurs Grises dans ce mouvement si consolant et si plein de promesses ? DIEU seul le sait et aussi ces vaillants Missionnaires qui confessaient humblement que, sans Religieuses, on ne saurait « rien faire de stable là-bas ».

Leur œuvre se continuera, et, maintenant, le Grand Silence blanc n'est plus peuplé de tristes errants : une Église y est née, elle y recrute déjà des Prêtres, des Religieuses, — joyeuses moissons où il fut donné à de simples femmes de mettre la faucille, après les plus laborieuses, les plus douloureuses des semailles.

Louis JALABERT, *S. J.*